

*Le truchement dans les récits de voyageurs :
interprète et personnage médiateur
de l'espace frontalier*

Céline Bonnotte
Université de Toronto

Dans le cadre du développement des contacts avec des peuples étrangers et à travers la diffusion des récits de voyage aux XVI^e et XVII^e siècles, la notion de frontière est omniprésente dans plusieurs aspects de la vie quotidienne des voyageurs français : d'emblée, une délimitation est établie entre le « nous » des Européens et le « eux » des peuples qui habitent les nouvelles contrées découvertes. Cette frontière s'exprime à travers nombre d'oppositions devenues *topoi* dans la littérature de l'Ancien Régime : nature par rapport à culture, sauvage par

rapport à civilisé, etc. Cependant, malgré ces découpages, l'Histoire regorge de personnages ayant apprivoisé le fonctionnement de l'espace intermédiaire créé par ces oppositions. Le cas des truchements¹, représentants par excellence de l'entre-deux, témoigne de la richesse pouvant découler de cet espace, mais également des dangers qui y sont associés.

Le concept du *middle ground*, tel que défini par Richard White, me servira d'appui théorique pour aborder la notion de frontière. Gilles Havard résume le concept de White de la manière suivante :

Le *middle ground* qu'il décrit n'est pas un concept territorial mais culturel. Il ne s'agit pas tant d'un espace géographique que d'un espace social, d'un lieu d'interaction et d'adaptation entre des individus de cultures diverses qui établissent un système de compréhension et d'accommodation mutuelles [où tient une place centrale et essentielle] la propension des acteurs, pour convaincre leur partenaire, à agir en fonction de ses référents culturels. (p. 15)

La frontière n'est ainsi pas uniquement définie par une limite géographique mais l'est également par la démarcation culturelle qu'elle souligne.

Cet article a pour but de mettre en contexte la notion de frontière dans le cadre du récit de voyage ainsi que d'esquisser un portrait du truchement et de montrer la complexité de son rôle. Ceci servira ensuite à analyser un échantillon de la variété

¹ Le terme « truchement », employé pendant l'Ancien Régime, désigne les interprètes et les médiateurs. J'emploierai les termes de « truchement » et d'« interprète » indifféremment pour désigner ces personnages de l'entre-deux. À travers mon étude de l'acculturation, je considérerai les interprètes autochtones comme ayant le même statut que les interprètes européens, même si le terme « truchement » désigne le plus souvent les Européens.

des parcours de ces personnages au sein de l'espace frontalier et intermédiaire entre Français et autochtones. Il sera ainsi question d'examiner les diverses approches possibles de la frontière à travers une réflexion sur la notion d'acculturation, qui témoigne de la perméabilité des frontières.

Représentation de la frontière dans les récits de voyageurs

La façon dont la frontière, autant géographique que culturelle, est mise en forme dans les récits de voyage est bien illustrée dans *l'Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* de Jean de Léry. Arrivé en mars 1557 dans l'actuelle baie de Rio de Janeiro, le voyageur calviniste décrit la position géographique du Fort Coligny. Érigé sur une île éloignée de tout, ce fort fournit la situation idéale pour se protéger de tout danger. L'accès s'y faisant obligatoirement par bateau, il était aisé de contrôler les allées et venues autant des Indiens tupis que des membres de la colonie, ce qui devient nécessaire puisque, très vite, l'harmonie est rompue et des disputes éclatent parmi les colons. La situation géographique fournit ainsi une délimitation physique entre les deux peuples voisins. En plus de cette frontière entre la colonie française et les villages tupis, il existe aussi une séparation d'ordre culturel, religieux, économique, etc. entre les deux peuples qui ont un mode de vie différent. Toutefois, dès le début des contacts, des personnages témoignent de la perméabilité et de la complexité de la zone frontalière.

Dès l'ouverture du récit de Léry, le lecteur apprend que des Normands ayant fait naufrage au Brésil par le passé vivent parmi les Tupis. Ces hommes sont utiles à la colonie du fait de leur connaissance de la langue et du pays, mais ils posent un

problème aux autorités européennes : pour survivre, ils ont adopté des coutumes indiennes allant contre les préceptes chrétiens et, malgré l'arrivée de leurs anciens compatriotes, nombre d'entre eux refusent de retourner à une vie chrétienne, préférant la liberté que leur offre le mode de vie autochtone. En réaction à leur comportement et pour tenter de maintenir l'imperméabilité de la frontière, Villegagnon, le chef de la colonie, « fit deffense à peine de la vie, que nul ayant titre de Chrestien n'habitast avec les femmes des sauvages » (p. 180), avec néanmoins la précision que si la femme voulait se convertir, la cohabitation serait possible. Léry précise cependant que

nonobstant les remontrances que nous avons par plusieurs fois faites à ce peuple barbare, il n'y en eut pas une qui laissant sa vieille peau, voulust advouër Jesus Christ pour son sauveur : aussi, tout le temps que je demeuray là, n'y eut-il point de François qui en print à femme. (p. 180)

Le texte de Léry met en valeur les différents niveaux de contact et de séparation entre les colons et les peuples qu'ils côtoient, niveaux qui contribuent à complexifier la définition de la frontière. Des passages similaires se retrouvent dans d'autres récits de voyage de la période où, dès leur arrivée dans un endroit nouveau, les colons érigent des forts et en restreignent l'accès aux Indiens. Cette séparation physique entre les peuples a pour but non seulement de se protéger mais aussi d'isoler les Indiens des colons pour limiter les influences réciproques qu'ils peuvent avoir sur l'autre puisque, comme nous le verrons plus loin, l'« indianisation » des Français l'emporte sur la « francisation » des Indiens et que, de plus, la moralité contestable des colons fait obstacle aux conversions.

Le truchement : identité, rôle et enjeux

Le truchement est représentatif de la zone frontalière et des défis de la vie dans l'entre-deux, mais il est important de noter que les voyageurs taisent très souvent sa présence dans leurs relations et que, quand ils mentionnent leur interprète, ils le font souvent de manière rapide, sans offrir de détails sur la personne fournissant ce service pourtant essentiel au voyageur. Avant d'approfondir le rapport du truchement à la frontière, je souhaite fournir un portrait de ces personnages pour mieux comprendre qui ils sont, quels rôles ils tiennent et quels sont les enjeux de leur position.

Les premières expéditions en terres étrangères se déroulent sans interprètes. En l'absence de personnages médiateurs, la communication entre les voyageurs et les peuples découverts ne se fait que difficilement et, souvent, ces rencontres finissent mal. D'ailleurs, pour Stephen Greenblatt, une rencontre sans interprète est « a complete blank, a brute clash of bodies in which the invaders, hopelessly outnumbered, would certainly be destroyed » (p. 139). Avec le développement des expéditions, les voyageurs se préparent de mieux en mieux à la rencontre interculturelle. Rapidement, les navires partent toujours avec à leur bord quelques interprètes parlant des langues différentes. Les expéditions procèdent par tâtonnement : si un interprète ne parle pas la bonne langue, un autre prend le relais dans une langue différente (Metcalf, 2005, p. 20). Les voyageurs se rendent vite compte de l'importance de la communication lors de l'arrivée dans un nouveau lieu et, pour celle-ci, ils s'appuient sur les compétences des truchements. Les interprètes ont des origines et des statuts variés. Ils peuvent être aussi bien missionnaires, coureurs des

bois, autochtones (convertis au christianisme ou non), métis, enfants indigènes éduqués à l'européenne ou bien jeunes hommes européens vivant parmi les peuples autochtones, femmes autochtones ayant des liens avec les hommes européens, etc.

La première attente vis-à-vis de l'expertise de l'interprète concerne ses compétences linguistiques puisque le truchement a pour fonction d'offrir une voie de communication entre deux parties parlant des langues différentes. Toutefois, d'autres facteurs contribuent à l'efficacité de l'interprète qui, en plus de la langue de l'autre, doit connaître et comprendre sa culture puisque c'est à lui que revient la tâche complexe d'établir des équivalences entre les éléments culturels nécessaires au succès de la communication. Ces connaissances culturelles s'accompagnent aussi d'un savoir-faire politique essentiel au développement du projet colonial. Les liens tissés à travers les contacts entre interprètes et peuples autochtones sont nécessaires à la création d'alliances politiques assurant la sécurité des colons. Le truchement doit être au courant des différentes alliances et des conflits entre les Indiens et il lui faut savoir convaincre ces peuples qu'ils bénéficieront des ententes conclues avec les Européens.

Les alliances avec les Indiens sont autant politiques que commerciales et c'est encore aux interprètes que revient la responsabilité d'établir les partenariats. Avant même l'apprentissage de la langue locale, le truchement assume la responsabilité du premier rapport qui passe par un échange de cadeaux ou de marchandises. Ces contacts entre truchements et autochtones sont essentiels à l'installation et à la survie de la colonie. En Amérique du Nord, les Européens comptent sur

leurs partenaires indiens pour la traite des fourrures tandis qu'au Sud, c'est le commerce du bois de Brésil qui dépend de la coopération des peuples locaux. Il est donc d'une importance primordiale de maintenir de bons rapports avec les Indiens et d'encourager la communication.

Agissant comme intermédiaire entre les peuples, le truchement est envoyé en éclaireur lors de nouvelles rencontres et fait souvent face à des situations difficiles, allant de l'incompréhension à la curiosité et même à une hostilité non dissimulée. Il s'agit pour le médiateur de dépasser la peur et de parvenir à séduire l'autre pour se faire accepter malgré son statut d'étranger. La relation du voyage à Sumatra des frères Parmentier présente l'exemple d'un truchement compétent qui utilise sa connaissance de la langue locale pour transformer une situation potentiellement dangereuse en une situation d'échange où les voyageurs sont accueillis chaleureusement. Les voyageurs sont tout d'abord accueillis par « plus de trente des gens du pays avec rondelles, dards et espées; mais, sitost que nostre truchement et facteur Jean Masson eut parlé à eux, il s'en mit deux ou trois à l'eau, et vinrent en nostre batteau, apportèrent du ris un petit pour des cousteaux et des miroirs » (p. 59-60). La transformation du comportement des autochtones est directement liée au succès de la communication : l'habileté du truchement dissipe la menace.

Les rencontres ne se déroulent cependant pas toujours aussi aisément. En effet, apprenant sur le terrain, les truchements n'ont aucune formation professionnelle. Ils improvisent fréquemment dans les diverses situations où ils se trouvent et cette improvisation laisse ses traces dans leur performance. L'interprète doit savoir se montrer débrouillard

pour échapper au danger. Étienne Brûlé, par exemple, capturé par des Iroquois, réussit à les convaincre qu'il est protégé par le médaillon qu'il porte. Lorsqu'un Iroquois s'apprête à le tuer, un orage éclate. Ceci est interprété comme un signe de protection et Brûlé est relâché (St-Pierre, 2004, p. 120). Précisons toutefois que cet épisode s'inscrit dans un contexte plus complexe de tensions politiques et commerciales et qu'il a été établi que d'autres enjeux motivent la libération de Brûlé. Toujours est-il que celui-ci sait manipuler les croyances amérindiennes à son avantage.

Pour Marie-Christine Gomez-Géraud, l'interprète

occupe, dans les opérations de contact, comme dans l'expérience de la rencontre, l'espace qui se situe entre les uns et les autres : or, ce qui se joue dans la représentation de l'intermédiaire, c'est à la fois l'épaisseur de la frontière qui se dilate ou se rétracte selon l'importance des obstacles à la communication, sa rigueur, son statut. (1987, p. 98)

L'attitude du truchement a des conséquences sur la construction des relations entre les différentes parties concernées. Nicolas Perrot – qui fut explorateur, interprète et trafiquant de fourrures en Nouvelle-France de 1660 jusqu'à la fin de sa vie – fournit un exemple de cette influence dans son *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*. Il rapporte le « penchant injuste » (p. 409) qu'ont certains interprètes en faveur des Indiens, penchant qui, au fil du temps, modifie le comportement des autochtones pour les rendre plus méprisants à l'égard des Européens : « ils en sont devenus si fiers qu'il faut en user à présent avec eux d'une espèce de soumission » (p. 410) et ils s'adressent désormais aux Français « d'une manière [...] haute et [...] impérieuse » (p. 410). Influençant la communication,

dans un sens ou un autre, les interprètes transforment le schéma de cette communication ainsi que les rapports entre les colons et autochtones.

***La négociation de la frontière :
le phénomène d'acculturation***

De nombreuses attitudes sont présentées dans les textes en ce qui a trait aux rapports des truchements avec la frontière. J'ai choisi de me pencher sur l'étude de cette relation à travers le phénomène d'acculturation, qui peut avoir lieu ou non. Le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* édité par Pierre Bonte et Michel Izard fournit la définition suivante du terme : l'acculturation « désigne les processus complexes de contact culturel au travers desquels des sociétés ou des groupes sociaux assimilent ou se voient imposer des traits ou des ensembles de traits provenant d'autres sociétés » (p. 1). La notion est toutefois problématique en ce qu'elle distingue une culture « source » et une culture « cible » et tend à négliger les influences réciproques. Dans *Empire et métissage*, Gilles Havard soutient que « toute influence culturelle, tout emprunt, aussi superficiel, ponctuel ou calculé soit-il, relève de l'acculturation » (p. 514) et c'est cette définition large que je retiens pour l'analyse de la relation des truchements et de la frontière.

Cette notion est particulièrement enrichissante au regard du phénomène qui surprend les Français à leur arrivée en Amérique. Venus dans le but de convertir les Indiens et de leur apporter la civilisation européenne, les autorités européennes sont confrontées non seulement à la résistance des Amérindiens mais aussi à la fascination de nombreux colons

pour les cultures autochtones, fascination qui conduit parfois à leur « indianisation » tandis que le phénomène opposé est quasi inexistant. L'établissement d'un *middle ground* approfondit les contacts entre peuples et cette proximité a pour effet la modification de certains comportements. Je distingue quatre degrés possibles d'acculturation : un premier où aucune acculturation n'a lieu ou bien où celle-ci est négligeable, un deuxième où il n'y a acculturation qu'en apparence, un troisième où il y a acculturation partielle et un quatrième cas où l'acculturation est complète. Préférant développer les cas plus complexes où le phénomène d'acculturation entre en jeu, je ne m'attarde pas sur le premier cas où, bien que vivant et travaillant dans les zones de contact entre les peuples, les interprètes ne témoignent d'aucune acculturation.

Parfois, l'acculturation n'est qu'apparente. À son retour du premier voyage de 1534, Cartier emmène avec lui Taignoagny et Dom Agaya, les fils de Donnacona, chef de Stadaconé (le village iroquois qui deviendra ensuite Québec). En France, les deux hommes apprennent à parler français et sont même baptisés. Lors du retour de Cartier en 1535, les interprètes commencent par bien accomplir leur rôle. Ils fournissent des informations géographiques, aussi bien sur les chemins à prendre que sur les ressources naturelles, la faune et la flore du pays. De retour parmi les leurs, les deux hommes font un rapport positif de leur séjour en France. L'acculturation semble complète.

Des tensions commencent néanmoins à être apparentes après cette première rencontre : invités à se rendre sur le navire, les deux hommes refusent de monter à bord et se tiennent à l'écart du groupe allant accueillir les Européens :

« vindrent tous à noz navires, faisant plusieurs signes de joye, fors les deulx hommes que avions apportéz, savoir, Taignoagny et dom Agaia, lesquelz estoient tous changéz de propotz et de couraige et ne voullurent entrer dedans nosdictz navires » (p. 134). Taignoagny refuse par ailleurs de s'embarquer pour guider Cartier jusqu'à Hochelaga comme il l'avait d'abord promis. Ces comportements témoignent d'une résistance aux colons qui ne fera qu'augmenter avec le temps et qui se traduira par de fréquentes déformations des messages du chef Donnacona. Ces modifications conduisent à l'accusation de Taignoagny : « apersumes que ledict Taignoagny ne valloit riens, et qu'il ne songeoit que trahison [et malice], tant pour ce, que aultres mauvays tours que luy avyons veu faire » (p. 137).

Au départ, l'efficacité des mensonges de Taignoagny résulte de la confiance qu'a Cartier en ses interprètes. En effet, convaincu du succès de l'acculturation, Cartier voit les deux hommes comme des alliés. Ceci est sans compter la résilience de la culture d'origine qui, si elle s'est peut-être atténuée pendant le séjour en Europe, reprend le dessus lors du retour aux sources et montre que l'acculturation n'était qu'apparente. Cette situation entraîne des difficultés supplémentaires pour les colons puisque Taignoagny se sert de ce qu'il a appris pour tenter de faire basculer la situation à son avantage : l'interprète reste Iroquois avant tout et son apprentissage en France est mis au service de son peuple d'origine.

Les missionnaires, qui occupent souvent le rôle d'interprète, présentent un cas particulièrement intéressant d'acculturation partielle. En effet, pour mieux convertir les populations autochtones, les missionnaires décident très tôt de s'établir parmi ces peuples et prônent ainsi une certaine

intégration. Les missionnaires adoptent un certain nombre de coutumes et de façons de faire non seulement pour être acceptés parmi ces peuples mais aussi pour survivre dans un environnement hostile qui leur est nouveau. Leur alimentation se transforme : peu de temps après son arrivée, Sagard écrit : « ie ne pû encore manger de leur *Sagamité* pour ce coup, pour n'y estre pas accoustumé » (p. 43), mais le ton change plus tard lorsqu'il indique : « ie trouvay bonne la *Sagamité* qui estoit faite dans nostre Cabane, pour estre nettement accommodée » (p. 58). Bien qu'il y ait encore des restrictions à son goût pour ce plat de base de l'alimentation amérindienne, le missionnaire est capable d'y prendre goût. Certains autres aliments sont plus faciles à aimer : « nous mangions par-fois de Citroüilles du pays [...] que je trouuois fort bonnes » (p. 59). Les habitudes évoluent par nécessité mais le temps adoucit les difficultés et permet aux missionnaires d'apprécier le quotidien autochtone.

Le comportement des jésuites en Chine permet d'enrichir cette réflexion sur l'acculturation puisque, là-bas, les missionnaires adoptent les vêtements locaux pour parvenir à mieux communiquer avec les Chinois. Ils s'étaient vite rendu compte que l'habit jésuite, symbole de leur différence, fonctionnait comme une barrière entre eux et ceux qu'ils souhaitaient convertir. Les mêmes pratiques sont généralisées dans les différentes zones où il y a présence française. L'acculturation passe ainsi par la nourriture et l'habillement mais surtout par le fait que les missionnaires font l'effort d'apprendre la langue de ces peuples. La politique missionnaire passe en effet par un apprentissage de la langue locale pour mieux convertir les populations visées. À travers cette immersion linguistique, ce n'est pas uniquement un ensemble de vocabulaire et de règles qu'ils apprennent mais un ensemble

de codes leur permettant de s'exprimer à la façon des individus qu'ils côtoient.

Ceci ne signifie pas que les missionnaires abandonnent leur identité européenne mais que leur nouveau mode de vie mène à une ouverture d'esprit vis-à-vis des populations qu'ils côtoient. Alors qu'au cours des premiers contacts, les Amérindiens sont représentés comme des sauvages dépourvus de lois, de religion et d'organisation sociale, leur image évolue au fur et à mesure que les missionnaires apprennent à les connaître. Brébeuf écrit au sujet des Hurons que « ces peuples ne sont pas tout à fait si rudes et mal polis que quelqu'un se pourrait bien figurer » (p. 148). La proximité encourage la compréhension de l'autre et la vie commune mène à une transformation du regard posé sur les Amérindiens. De plus, les missionnaires qui ont le plus de succès dans les conversions sont ceux qui réussissent le mieux à s'intégrer aux communautés autochtones et à s'en faire respecter. Une certaine acculturation semble ainsi essentielle au succès des missions.

« La frontière, écrit François Hartog, c'est l'instance séparatrice, la ligne imaginaire, car produite par l'imaginaire, qui découpe le monde en unités distinctives : il y a altérité, pourrait-on dire, parce qu'il y a frontière. » (cité dans Gomez-Géraud, 1987, p. 97) En réduisant l'espace de la frontière, c'est la notion d'altérité qui est réduite à son tour.

Le cas célèbre d'Étienne Brûlé est particulièrement représentatif du phénomène d'acculturation : Brûlé fait la transition d'une acculturation partielle à une acculturation complète. Brûlé, arrivé très jeune en Nouvelle-France, est le premier Blanc à hiverner parmi les Amérindiens et, plus

précisément, chez les Hurons. Il passe sa vie à servir d'interprète et il explore une surface importante du territoire nord-américain. Brûlé est condamné par les missionnaires pour son adoption des mœurs amérindiennes. Champlain écrit que « l'on reconnoissoit cet homme pour estre fort vicieux, & adonné aux femmes » (1870, p. 81), ce qui constituait un péché pour le chrétien mais qui était représentatif de la liberté possible parmi les populations indiennes, liberté qui explique l'attrait de la forêt pour de nombreux colons européens. Bien que partageant beaucoup avec les Amérindiens, Brûlé demeure sous les ordres de Champlain pendant de nombreuses années, maintenant ainsi malgré tout un certain attachement à ses origines. Son acculturation n'est ainsi que partielle jusqu'à la prise de Québec en 1629. À cette occasion, il passe au service des Anglais et est accusé de trahison par les Français. L'acculturation partielle se transforme en acculturation complète : il passe le reste de sa vie parmi les Hurons. Brûlé est un exemple particulièrement riche des dangers associés à la position d'homme de l'entre-deux. Malgré les liens tissés au cours des années de collaboration et de vie commune, Brûlé est assassiné en 1633 par les Hurons. Les raisons précises de son assassinat par cette tribu restent encore à nos jours inconnues mais ce meurtre est révélateur : la familiarité avec les peuples ne protège pas les interprètes du danger causé par leur position précaire de médiateurs culturels.

Pour les truchements normands du récit de Jean de Léry, la notion de frontière est effacée par une acculturation complète à la culture tupie. Ils sont accusés de paillardise par les autres Français du fait de leur adoption des mœurs autochtones et de leur participation à leurs cérémonies :

menans une vie d'Atheistes, ne se polluoient pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles [...] mais aussi, surpassans les sauvages en inhumanité, j'en ay ouy qui se vantoyent d'avoir tué et mangé des prisonniers. (p. 370)

Ce passage très critique du comportement des truchements est rendu encore plus violent par l'emploi du verbe « surpasser » mais il témoigne du succès de l'acculturation de ces personnages. Appartenant au groupe considéré comme « autre » par les Français, ils s'attirent les mêmes reproches que font les colons aux Amérindiens. Du point de vue des truchements normands, cependant, ceci est représentatif du succès de l'intégration. Malgré leur origine européenne, ces truchements s'identifient plus aux Tupis parmi lesquels ils se sont bâtis de nouvelles vies et où ils profitent de la liberté que permet une organisation sociale bien distincte de l'organisation européenne, qu'aux membres de la colonie.

Ce dernier exemple montre le déplacement de la frontière entre les différents personnages concernés par cette frontière. Les truchements, bien qu'Européens, font désormais partie du groupe « autre » pour les colons, quoiqu'ils soient capables d'évoluer dans les deux mondes.

*

Comme le montre l'étude des parcours des truchements, la notion de frontière est particulièrement difficile à délimiter dans le cadre des récits de voyage. Fluide et mouvante, elle évolue selon les comportements et la mentalité de ceux qui la déterminent et participe ainsi non seulement à la complexité de cette zone d'entre-deux mais aussi à celle des relations

interculturelles au cours de l'Ancien Régime. La grande variété des personnages médiateurs, provenant d'origines variées et ayant des parcours différents, rend l'étude de la zone de l'entre-deux culturel complexe mais fascinante. Philippe Jacquin résume ainsi les différents degrés d'indianisation qui « varie, de l'emprunt vestimentaire aux tatouages, du concubinage avec une squaw dans un fort isolé à l'intégration dans une tribu, des frontaliers réfugiés sur les marques de la société colonial aux métis exécrés » (1992, p. 219).

De façon plus générale, la notion de frontière appartient à une réflexion plus large concernant le projet colonial européen. Arrivés dans de nouvelles terres, pour le commerce mais aussi souvent pour en prendre possession, les colons se doivent de repousser ou même d'effacer les frontières en formant des alliances avec les différentes tribus. Ils doivent faire face à l'obstacle de la mouvance de la frontière puisque celle-ci n'est jamais réellement effacée et que le colonisateur est constamment obligé de faire des compromis pour satisfaire les peuples autochtones afin de conserver ce qu'il ne possède que de façon précaire.

Bibliographie

- BONTE, Pierre et Michel IZARD (dir.). (1991), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- BRÉBEUF, Jean de. (1996), *Écrits en Huronie*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- CARTIER, Jacques. (1946), « Seconde navigation [...] faite par Jacques Cartier, natif de saint Malo de l'isle en Bretagne, pillote dudict seigneur, en l'an mil cinq cens trante six », dans Charles André Julien (dir.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France.
- CHAMPLAIN, Samuel de. (1870), *Les Voyages de Champlain*, t. VI, dans Charles-Honoré Laverdière, *Œuvres de Champlain*, Québec, Imprimé au Séminaire par Georges-Édouard Desbarats.
- DELAGE, Denys. (1985), *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est 1600-1664*, Montréal, Boréal Express.
- GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine. (1987), « Franges et frontières de l'altérité : figures de l'intermédiaire dans les textes relatifs à l'ambassade portugaise en Éthiopie (1520-1527) », dans *Actes du colloque Dimensões de alteridade nas culturas de lingua portuguesa*, Lisbonne, p. 97-109.
- . (1988), « La perception du geste sauvage et ses enjeux : regards sur l'Indien de la Nouvelle-France (1534-1632) »,

- dans Gilles Thérien (dir.), *Les Figures de l'Indien*, Montréal, Université du Québec à Montréal, p. 183-192.
- GREENBLATT, Stephen. (1991), *Marvelous Possessions. The Wonder of the New World*, Oxford, Oxford University Press.
- HAVARD, Gilles. (2003), *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut (1660-1715)*, Sillery / Paris, Septentrion / Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- JACQUIN, Philippe. (1987), *Les Indiens blancs : Français et Indiens en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Payot.
- . (1992). « L'indianisation des Blancs », dans Unesco, *Destins croisés : cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, Albin Michel, p. 217-225.
- LÉRY, Jean de. (1994 [1578]), *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Paris, Le Livre de Poche.
- LESTRINGANT, Frank. (1992), « Going Native in America (French-Style) », *Renaissance studies*, vol. 6, n^{os} 3-4, p. 327-335.
- METCALF, Alida C. (2005), *Go-Betweens and the Colonization of Brazil, 1500-1600*, Austin, University of Texas Press.
- PARMENTIER, Jean et Raoul. (1883 [manuscrit de 1529]), *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe. Voyage à Sumatra*, Charles Henri Auguste Schefer (éd.), Paris, E. Leroux.
- PERROT, Nicolas. (2004 [composé entre 1708 et 1717, publié en 1864]), *Mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, Pierre Berthiaume (éd.), Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

- PRATT, Mary Louise. (1991), « Arts of the Contact Zone », *Profession, Modern Language Association*, n° 91, p. 33-40.
- SAGARD, Gabriel. (1632), *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau.
- ST-PIERRE, Stéphanie. (2004), « Étienne Brûlé : la création d'un personnage », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 29, p. 5-44.
- TURGEON, Laurier, Denys DELAGE et Réal OUELLET (dir.). (1996), *Transferts culturels et métissages, Amérique / Europe, XVI^e-XX^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- WHITE, Richard. (1991), *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press.

Résumé

Dans le cadre des contacts avec le Nouveau Monde durant l'Ancien Régime, la notion de frontière est omniprésente : une délimitation est établie entre le « nous » des Européens et le « eux » des peuples habitant ces nouvelles contrées. Les *truchements*, interprètes ayant compris le fonctionnement de cet espace intermédiaire, témoignent de la richesse pouvant découler de cette zone d'entre-deux, mais aussi des dangers qui y sont associés. La question du traitement de la frontière, illustrée par des exemples tirés de récits de voyages en Amérique, sera étudiée par le biais du phénomène d'acculturation modifiant les rapports interculturels.

Abstract

In the context of contact with the New World in the Early Modern Period, the notion of frontier is omnipresent: a division is established between the "us" of Europeans and the "them" of the inhabitants of these new lands. The *truchements*, interpreters who understood the way in which the space in-between functioned, bear witness to the potential impact of the space around the frontier but also to the dangers associated with it. The negotiation of the frontier area, illustrated by examples from texts relating travels to America, will be studied here through the notion of acculturation, which modifies intercultural relations.